C'est dans la poche

Le mensuel des petites collections qui n'ont pas peur des grandes

N° 3 - Décembre 2010

Dossier cadeaux :
les poches en habits de soirée
et différentes versions de Noël
John Cheever, Olivier Magny, Carlos Ruiz Zafón

Sommaire

Dossier

Les poches, en tenue de soirée ou décontractée pour les fêtes Propositions de cadeaux sous forme d'éditions limitées dans quelques collections : les livres de Christian Lacroix au Livre de poche, les Collectors de Points, J'ai lu en édition prestige et les Folies Folio 2

Chaque année, c'est Noël, chaque année, c'est un Noël différent, parfois même c'est renversant ! J.R.R. Tolkien, *Lettres du Père Noël* ; Collectif, *Au pied du sapin* ; Anne Perry, *La révélation de Noël*, Mary et Carol Higgins Clark, *Le mystère de Noël* 6

Fiction étrangère

John Cheever, *On dirait vraiment le paradis* 8

Carlos Ruiz Zafón, *Le jeu de l'ange* 9

Essai

Olivier Magny, *Dessine-moi un Parisien* (avec un entretien) 10

La vie des poches au temps des prix littéraires

Les prix littéraires sont un moment fort de l'actualité culturelle. Tant mieux. Au moins, pendant ce temps, la presse parle de livres. Et tant pis si c'est parfois pour de mauvaises raisons.

Mais, quand on est journaliste littéraire, cette période est aussi celle d'un envahissement auquel il n'est pas possible de résister. Ce sont des conversations (on vous livre la cuisine interne d'une rédaction de quotidien) du genre : « Tu as vu ? Machin est dans la dernière sélection du prix Truc. Tu l'as lu ? – Non, et toi ? – Moi non plus. Qu'est-ce qu'on fait ? – Bon, je vais le lire, on ne sait jamais… »

Ainsi passent les heures, les jours, et presque les nuits aussi. Vient la fin du mois, et *C'est dans la poche* en a souffert. Rien n'est prêt. Bon, il y aura du retard. Mais jusqu'où ce retard sera-t-il supportable ? Faut-il écrire tous les articles que l'on s'était promis de publier dans le numéro de décembre ? Ou renoncer à une grande partie d'entre eux en se disant qu'on fera mieux la prochaine fois ?

Il n'y a bien sûr, dans cette situation, que de mauvaises solutions. Choisissons donc celle qui a semblé la moins mauvaise : donner ce qui est prêt, et reporter le reste au mois de janvier. Les livres de poche, s'ils ont aussi une actualité – et ce magazine s'en veut le témoin – ont quand même, sur les nouveautés littéraires, l'avantage de vivre plus longtemps en librairie. Assez pour que les ouvrages de janvier côtoient encore ceux de novembre, dans un prochain numéro auquel nous travaillons déjà et qui s'annonce, celui-là, très copieux.

Pierre Maury

C'est dans la poche, n° 3, décembre 2010
Éditeur responsable : Bibliothèque malgache, Lot V A 35, Ambohitantely-Andohalo, Antananarivo 101 (Madagascar), email : danslapoche@bibliothequemalgache.com
Rédaction : Pierre Maury
Site Internet : https://sites.google.com/site/mensuelpoches/

Les poches, en tenue de soirée ou décontractée pour les fêtes

Et pourquoi ne pas offrir un livre au format de poche, quand le temps des cadeaux nous trouve hésitants devant la surabondance du choix et la difficulté à faire vraiment plaisir ?
Il y a des années déjà que de nombreuses collections font un effort, à la fin de l'année, pour proposer des présentations originales ou des coffrets dans lesquels sont rassemblés plusieurs volumes. Pour celle ou celui qui offre, la dépense est limitée. Pour celle ou celui qui reçoit, la lecture est enrichie par la présence d'un bel objet.
En outre, Noël est aussi le prétexte à la sortie d'ouvrages thématiques autour d'une fête chrétienne qui s'y trouve, selon les cas, plus ou moins bien lotie.
Revue de détail…

Un grand couturier fait ses choix

Au Livre de poche (illustration page ci-contre), on s'est payé rien moins qu'un grand nom de la haute couture pour habiller neuf romans, qu'il a choisis pour leurs héroïnes : *« À l'évidence, mon nom impliquait des personnages chatoyants comme Carmen, fantasmagoriques comme Alice, ou emblématiques comme la princesse de Clèves, tous nés de l'imagination d'auteurs incontestables. Et permettant de concevoir une galerie de costumes qui signât logiquement ce projet « couture ». Je me rends compte aussi, même si c'est anecdotique, qu'à part ceux de Proust ou de Vita Sackville-West, tous les autres titres ont été portés à l'écran, avec plus ou moins de bonheur mais toujours de façon « spectaculaire ». Sans doute, à nouveau, un retour inconscient à mon enfance, puisque, après le métier d'illustrateur, c'est celui de costumier de théâtre ou de cinéma que je me voyais adopter. Jeanne Le Perthuis des Vauds, Emma Woodhouse ou Henriette sont indéniablement des héroïnes cinématographiques. On peut donc voir aussi dans ce coffret un théâtre miniature, une petite salle de spectacle, qui rejoint la passion qui est la mienne désormais, bien au-delà de la mode et du spectacle : théâtraliser un quotidien le plus souvent morne, que ce soit par le biais d'un hôtel, d'un train, d'un cinéma, d'un musée, d'un livre, à partager avec le plus grand nombre. »*

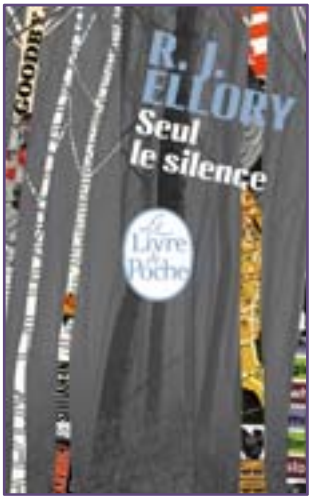
Les neuf titres, tous des classiques – dont le préféré de Nicolas Sarkozy, *La princesse de Clèves* –, ont été imprimés en un nombre limité d'exemplaires, à acquérir séparément ou dans le coffret.

Puisqu'il est question de coffret, la tradition n'a pas été abandonnée de proposer certains titres, parfois groupés, sous cette forme. C'est ainsi que les collections de poche avaient commencé, il y a des années déjà, à se placer sur le terrain du livre cadeau – avant de passer à des présentations plus sophistiquées, comme le travail de Christian Lacroix cette année (élu à l'unanimité de la rédaction – une personne – comme la plus belle réussite en 2010).

Le Livre de poche pouvait donc se contenter du service minimum pour les amateurs d'autres coffrets. Deux seulement, mais deux livres de belle dimension plébiscités par les lecteurs.

Le mois dernier, nous vous disions d'ailleurs un mot du premier d'entre eux, *Seul le silence*, de Roger Jon Ellory – à l'occasion de la réédition du suivant, *Vendetta*.

Les amateurs de roman noir seront donc heureux de le retrouver sous un emballage qui le rend un peu plus précieux.



Roger Jon Ellory
Seul le silence
Traduit de l'anglais par Fabrice Pointeau
Le Livre de poche
Coffret
608 pages, 9 €

L'autre coffret regroupe trois titres en un seul volume, qui était déjà paru sous cette forme et qui a été couronné cette année par le prix polar des lecteurs du Livre de poche.

La trilogie berlinoise, de Philip Kerr, reprend les trois romans que l'écrivain écossais consacre à une décennie d'histoire berlinoise. *L'été de cristal* s'ouvre alors que les Jeux olympiques de 1936 s'annoncent. Dans *La pâle figure*, deux ans plus tard, ce sont les accords de Munich. Et *Un requiem allemand* se situe après la fin de la guerre. Tout cela est traversé par le personnage de Bernie Gunther, ancien commissaire devenu détective privé…

Philip Kerr
La trilogie berlinoise
Traduit de l'anglais par Gilles Berton
Le Livre de poche
Coffret
1015 pages, 11,50 €

Les Collectors 2010 de Points dans la tradition

La collection de poche du Seuil met un point d'honneur à trouver une forme qui correspond au contenu du livre.
Quatre fois cette année, la performance se renouvelle, pour des romans très différents les uns des autres – de quoi faire son choix, sauf pour les collectionneurs qui les voudront tous.
Puisque les livres ne sont pas encore arrivés à la rédaction, la description de l'éditeur est utilisée pour donner une idée de la singularité de chaque ouvrage.

La route, de Cormac McCarthy, possède ses qualités littéraires propres – elles sont grandes – que le film a fait mieux connaître encore. Et un livre à lire absolument si ce n'est déjà fait, tant le romancier américain y distille nos propres peurs avec le meilleur de son talent.
Dans un monde d'après la fin du monde, un père et son fils marchent vers le sud. Autour d'eux, tout est cendres, poussière et danger. Les rares survivants d'une catastrophe indéfinie sont prêts à tuer pour manger. Sur *La route*, les personnages ont perdu leurs noms et leurs illusions. La mort semble au bout d'un chemin où les obstacles s'accumulent. Une tragédie lente dont Cormac McCarthy fait un exemple de ténacité.
Coupe dépouillée et matière hypnotique pour ce roman post-apocalyptique sombre et envoûtant : couverture scintillante et irisée, tranche et gardes anthracite, coins arrondis.

Cormac McCarthy
La route
Traduit de l'américain
par François Hirsch
Points Collector
251 pages, 10 €

Dans la collection Points, Philippe Delerm est presque chez lui. Il ne se contente pas, en effet, d'avoir le goût des mots. Il dirige la sous-collection du même nom. Il aime les textes courts, petites scènes de la vie quotidienne, moments de grâce ou d'embarras. *Ma grand-mère avait les mêmes*, recueil sous-titré *Les dessous affriolants des petites phrases*, permet aux deux passions de se rejoindre. Des expressions qu'on lance sans réfléchir, qu'on entend sans y prêter attention, deviennent des pierres angulaires discrètes des rapports humains : C'est pas vrai ! Faut arrêter ! Y a pas de souci… En effet.
Grands-mères épileptiques, s'abstenir ! Les autres adoreront la nouvelle robe psychédélico-vintage de cette édition : couverture ouatinée, flocage orange "velours" sur fond pelliculé vert brillant, coins et dos arrondis, gardes imprimées en vert et orange…

Philippe Delerm
Ma grand-mère avait les mêmes
Points Collector
122 pages, 10 €

Parmi les Collectors 2010, on trouve aussi un roman d'Eduardo Mendoza, *Sans nouvelles de Gurb*, qui sous couvert d'anticipation parle d'aujourd'hui.
Couverture lenticulaire en mouvement, avec un hologramme « 3 séquences » : l'heure défile, les ovnis tournoient et les couleurs explosent ! Coins arrondis, gardes imprimées 2 couleurs, dos en papier Kraft, couverture arrière en carton couché.
Et *L'âme du chasseur*, de Deon Meyer, thriller sud-africain.
À mi-chemin entre le carnet de voyage et le trophée de chasse : couverture souple en fourrure rase antilope. Coins et dos arrondis, gardes en imprimé léopard.

Le coup du marque-page

Deux collections insistent sur la présence d'un marque-page dans leurs livres cadeaux. Sans négliger le coffret, elles ajoutent, dans le livre, cette petite chose qui évite d'avoir à corner les pages pour retrouver l'endroit où l'on se trouvait quand on s'est endormi – ou quand on a été dérangé par un coup de téléphone, ou quand il était temps d'aller vérifier la cuisson du rôti, ou toute autre activité sur laquelle personne ne vous demandera rien, puisque vous faites ce que vous voulez de votre temps, n'est-ce pas ?
J'ai lu propose ainsi, dans une édition « prestige », quatre titres contemporains d'auteurs confirmés : Anna Gavalda, Jean-Marie Blas de Roblès, Fred Vargas et Claudie Gallay, sur *Les déferlantes* de laquelle nous braquons notre regard critique.

Claudie Gallay
Les déferlantes
J'ai lu
Edition prestige
538 pages, 10 €

Elle observe les oiseaux et aime les grandes vagues de la tempête – *Les déferlantes*. Sur fond de mer et de ciel, elle regarde aussi Lambert, qui est arrivé à La Hague il y a peu. Qui y est revenu, plutôt, comme on l'apprend petit à petit. Liquider le passé, et se souvenir de ses parents, de son frère morts dans le naufrage de leur bateau. La lumière du phare était peut-être éteinte volontairement, dit Lambert, de plus en plus certain de ce qu'il affirme. Mais pourquoi ?

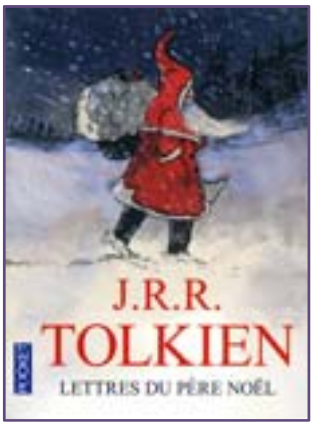
Dans la petite ville, tout le monde se connaît. Il n'est pas nécessaire de poser les questions pour imaginer les réponses non prononcées : le silence veille au milieu du paysage et des légendes attachées à cette terre. La narratrice, qui n'est pas originaire de La Hague et n'y séjourne que le temps de sa mission, quelques mois ou quelques années, est en manque d'amour. Celui qu'elle a aimé a laissé un vide. Lambert est arrivé. Est-ce pour cela qu'elle s'intéresse à lui, s'en rapproche ? Ou pour la blessure qu'elle sent en lui ?
Le ballet lent des hommes et des femmes se danse sur le rythme où la mer respire, et révèle ses secrets comme la marée laisse des objets sur la grève. Claudie Gallay laisse faire le temps qui adoucit le chagrin. Elle y met la précision d'un dessin longuement réfléchi, dans lequel tout est montré sans explications superflue. L'ampleur de son roman convient à cette démarche qui épouse la vie. Avec les déceptions et les enthousiasmes qui l'accompagnent.

Quant aux « Folies Folio », elles font le pari des classiques, avec… classe : le marque-page est en métal ciselé et aimanté !
Léon Tolstoï (*Anna Karénine*), Francis Scott Fitzgerald (*Les enfants du jazz*), Antoine de Saint-Exupéry *(Le petit Prince*), Albert Camus *(Le premier homme*) et Romain Gary (*La promesse de l'aube*) sont au rendez-vous des cadeaux de fin d'année. Petits formats et talents incontestables dans un registre assez large pour rencontrer les goûts les plus variés.

Toutes ces éditions de circonstance, il faut y insister, sont disponibles jusqu'à épuisement du tirage. Et puis ce sera fini !

Chaque année, c'est Noël, chaque année, c'est un Noël différent, parfois même c'est renversant !

Bof ! Que peut-on encore écrire sur un thème aussi convenu ? La question mérite d'être posée. La réponse n'est pas si prévisible qu'on le pensait.
Elle tiendra en quatre titres qui déclinent la fête sous des éclairages très variés.



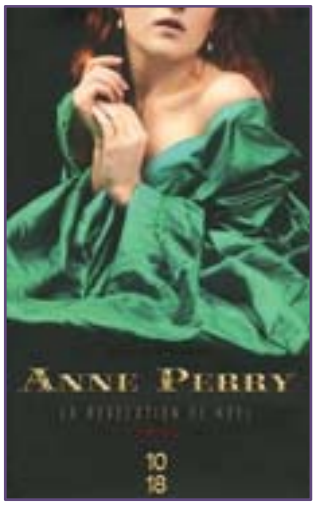
J.R.R. Tolkien
Lettres du Père Noël
Edition préparée par Baillie Tolkien
Traduction de l'anglais par Gérard-Georges Lemaire,
revue par Céline Leroy
Pocket
112 pages, 7,80 €

La fantaisie (la *fantasy*, même, dans une définition différente pour un genre littéraire que ses lecteurs connaissent bien) est le registre de J.R.R. Tolkien, avec d'étonnantes *Lettres du Père Noël* écrites à ses fils et à sa fille. Renversant la proposition de base selon laquelle les enfants s'adressent au Père Noël pour lui soumettre leurs envies de cadeaux, l'auteur du *Seigneur des anneaux* se met dans la peau d'un homme qui a, en réalité, bien des soucis.
Non, la vie du Père Noël n'est pas simple. Du Sommet du Monde – le Pôle Nord – il raconte donc ce qui lui arrive pendant une année, ses activités surabondantes quand vient le temps de la distribution, et comment il s'organise avec l'aide de l'Ours Polaire.
Certaines lettres sont si longues qu'elles deviennent de véritables contes, et elles sont complétées de dessins qui font de ce livre un bel objet, habité par l'écrivain à travers aussi l'écriture tremblée adoptée de 1920 à 1943, dans une belle fidélité à une idée qui méritait bien d'être mieux connue – un autre pan de l'imagination débordante de J.R.R. Tolkien.

Collectif
Au pied du sapin. Contes de Noël de Pirandello, Ansersen, Maupassant…
Folio, n° 5122
146 pages, 2 €

Quand on parle de contes de Noël, on évoque presque inévitablement Andersen – présent – ou Dickens – présent aussi. Il est beaucoup d'autres écrivains auxquels on ne pense pas aussi rapidement et que ce petit recueil rassemble avec intelligence.
La fugue du petit Poucet, de Michel Tournier, extrait du *Coq de bruyère*, en est un exemple. Où l'image du personnage traditionnel est quelque peu bousculée. Un exercice que l'auteur de *Vendredi* a pratiqué d'abondance, et qui lui a valu de belles réussites.
Plus étonnant : Alphonse Allais glisse un *Conte de Noël* dans *Deux et deux font cinq*. Le patron des Irlandais, surnommé Paddy (comme un whiskey local et populaire) fait une apparition au Paradis où Dieu, facétieux, donne au « petit père Noël » une consigne qui le surprend : *« Je vais corser Mon programme ! Tu vas descendre sur terre cette nuit, et non seulement tu ne leur ficheras rien dans les ripatons, mais encore tu leur barboteras lesdits ripatons, et Je me gaudis d'avance au spectacle de tous ces imbéciles contemplant demain matin leurs âtres veufs de chaussures. »* La chute de la nouvelle est, en outre, une belle surprise, qui arrachera un sourire même chez les plus réfractaires aux fêtes du calendrier.

Voulez-vous plus étonnant encore ? Allons voir du côté de Maupassant, dont la *Nuit de Noël* énerve le gros Henri Templier. Un de ces réfractaires ? Oui, mais ses raisons n'ont rien de philosophique et tiennent en une aventure, ou plutôt une mésaventure, assez piquante pour qu'on ne l'y reprenne pas. Et quelle est-elle, cette aventure ? C'était au temps où il éprouvait encore le désir de participer à la joie collective, et de sortir le soir du réveillon en chasseur décider à ramener une femme. Puis partager avec elle la belle table qu'il a fait préparer. Il n'aime que les femmes grosses. Il trouve. Prend avec elle le chemin du plaisir. Avant de découvrir que son embonpoint n'était pas dû à la bonne chère, et d'être dégoûté à jamais de Noël, de ses fastes, de ses fausses promesses…

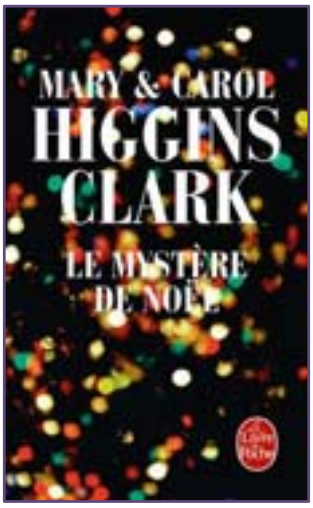


Anne Perry
La révélation de Noël
Traduit de l'anglais
par Pascale Haas
10/18, n° 4389
189 pages, 10 €

Quand le monde du roman policier s'invite à Noël, il semble contaminé par la légèreté de la fête. Anne Perry n'ouvre cependant pas *La révélation de Noël* sur des perspectives très heureuses : Emily, qui se préparait à une fête familiale à Londres en cette fin 1895, doit partir en Irlande tenir compagnie à une tante. Susannah est veuve, malade et, comble du déshonneur, est devenue catholique. Pour Emily, la punition est rude.

Mais elle découvre une terre dont la rude beauté la séduit et Susannah, avec laquelle elle n'avait plus de contacts depuis longtemps, se révèle bien plus agréable qu'elle l'avait imaginé, malgré sa faiblesse physique.

Surtout, Emily va pouvoir s'adonner à son goût pour les enquêtes. Le village où elle séjourne a été marqué par la mort d'un naufragé autrefois recueilli après une tempête. Et l'histoire semble se répéter : nouvelle tempête, nouveau naufragé, très semblable au précédent, tout aussi ignorant de son passé, menacé peut-être de la même manière et pour les mêmes raisons. Mais quelles sont ces raisons qui se perdent dans le bruit des vagues et du vent ? Pas d'inquiétude : Emily trouvera.



Mary et Carol
Higgins Clark
Le mystère de Noël
Traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Anne Damour
Le Livre de poche,
n° 31998
277 pages, 6,50 €

Chez les Higgins Clark, la mère Mary et la fille Carol s'entendent à merveille pour distiller l'inquiétude dans les moments les plus sereins. Et que peut-il y avoir de plus serein que le premier Festival annuel de la Joie à Branscombe, dans le New Hampshire ?

Décembre s'annonce bien, Regan Reilly, Alvirah Meehan et leurs familles ont décidé d'y participer. Avec d'autant plus d'enthousiasme pour Alvirah, pourtant victime d'une lourde chute, que le coup de chance qu'elle a connu – et qui l'a sortie de la misère – se renouvelle à Branscombe : les deux billets gagnants de la loterie ont été validés dans la petite localité. Au profit, pour l'un d'entre eux, d'employés furieux, cela tombe bien, contre leur employeur dont l'épouse, surnommée la Mouffette, a remplacé une prime de fin d'année par une photo souvenir. La vache !

L'argent ne faisant pas le bonheur, les gagnants n'ont pas fini de lutter contre des espèces d'escrocs prêts à tout, ou presque, pour parvenir à leur fin. Duncan, qui n'a pas misé cette semaine-là, mais qui est généreusement convié à partager le magot, verra dans l'histoire disparaître sa fiancée, dont il ignore qu'elle est en réalité une riche héritière. Et princesse ? Non, pas princesse. Mais il y a du conte de fée dans ce polar pas bien méchant dont on se distraira, le soir, au coin du feu, si les programmes de la télé sont médiocres ce soir-là.

Le dernier combat de John Cheever, un nouvelliste qui était aussi romancier

Une élégance qui résiste même au sordide. Un va-et-vient constant entre moue et sourire. Des descriptions brèves et éclairantes. Des dialogues qui en disent plus long que les mots utilisés. John Cheever (1912-1982) a traversé son époque en pratiquant avec autant de classe l'autodestruction par l'alcool que l'écriture comme rédemption. Ce bref roman, inédit en français jusqu'à l'an dernier et publié aux États-Unis l'année même de sa mort, en est une nouvelle preuve. Éclatante.

« Cette histoire est destinée à être lue au lit dans une vieille maison par une soirée pluvieuse. » L'ouverture semble réduire les possibilités de goûter le livre. Ne nous y fions pas : seul le goût pour les phrases carrossées comme des voitures de luxe et roulées comme des jolies filles inspire ce début. Car la lecture par une belle matinée ensoleillée, sur une chaise à peine confortable posée dans un appartement moderne, sera tout aussi convaincante.

Lemuel Sears, qui commence à vieillir mais reste plein d'allant, aimerait vivre encore sur le territoire de l'amour et que les femmes soient sensibles à son charme. Que l'étang de Beasley, sur lequel il patine, ne soit pas devenu une décharge. Que les parties de pêche se fassent dans des lacs restés poissonneux et non empoisonnés par la pollution. Bref, que rien n'ait changé depuis sa jeunesse.

Mission impossible, assurément. La chasse au temps passé est vouée à l'échec. Non sans offrir de bons moments, qui tiennent peut-être de l'illusion mais permettent à la vie de connaître de brusques accélérations. Comme avant. Quand il rencontre Renée, il est immédiatement séduit et la parade amoureuse recommence.

Avec un certain succès, d'ailleurs, même si la phrase de Renée qui revient comme un gimmick en fin de conversation n'annonce rien de bon : *« Vous ne comprenez vraiment rien aux femmes. »* Comprend-il seulement quelque chose à lui-même ? Un jour où la porte de Renée reste close, il se console avec un garçon d'ascenseur. Puis, empli de questions sur un acte qui ne lui paraît pas correspondre à sa nature, consulte un psychiatre avec l'espoir de déchiffrer cet épisode obscur…

Pendant que sa vie sentimentale prend des détours inattendus, Sears n'oublie pas l'étang de Beasley. Il engage un avocat, qui meurt assassiné. Un défenseur de l'environnement rejoint son combat. Il sera renversé par une voiture, ce n'est pas un accident.

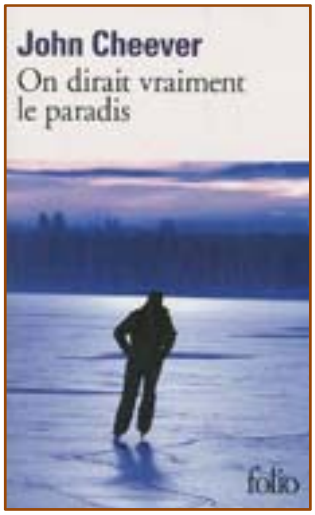
Par petites touches, à travers deux personnages de femmes, des voisines dans le village où se trouve l'étang, le romancier met en place une intrigue qui fait de la décharge un élément d'une vaste affaire de corruption.

Sears est, au fond, une pièce négligeable dans ce jeu qu'il a pourtant pris très au sérieux. À tel point qu'il deviendra un spécialiste de la réhabilitation de sites pollués.

L'air de ne pas y toucher, la comédie sentimentale de John Cheever est aussi un ardent plaidoyer en faveur du respect de la nature. Pas vraiment comme un militant. Plutôt en homme qui se désole de voir disparaître des fragments de paysage et l'interprète comme le signe de sa propre mort à venir.

Tout est lié chez un des écrivains américains qui disent le mieux comment nous sommes sensibles à des choses qui nous dépassent et influencent notre humeur jusqu'à nous conduire à la dépression.

Et, si John Cheever est surtout (et à juste titre) célébré pour ses nouvelles, il se débrouillait aussi très bien avec le roman.



John Cheever
On dirait vraiment le paradis
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laetitia Devaux
Folio, n° 5155
144 pages, 4,60 €

Carlos Ruiz Zafón revient à Barcelone, une ville habitée par des rires inquiétants

Il y a des rires dans *Le jeu de l'ange*. Ils sont obscurs, amers, froids, sans conviction, sarcastiques, cruels… Ils résonnent comme des ponctuations inquiétantes dans un récit sombre comme la nuit où s'enfonce le personnage principal, Daniel Martín.

Un directeur de journal a découvert son talent littéraire alors qu'il était encore jeune. Pedro Vidal, un écrivain connu, l'encourage. Daniel aurait tout pour réussir une belle carrière s'il n'avait vendu sa plume à des éditeurs peu soucieux de qualité mais très attachés à l'argent. Daniel le leur apporte avec des romans grand-guignolesques qu'il s'est engagé à fournir à un rythme mensuel. *La ville des maudits*, qu'il rédige jusqu'à y laisser la santé, explore les recoins les plus cachés de Barcelone, dans une série qui semble ne jamais devoir s'arrêter.

Daniel se prostitue, et il en a conscience. Il parvient néanmoins à terminer un roman plus personnel, qui paraît en même temps que celui de Pedro Vidal. Mais le succès va à ce dernier tandis que le livre de Daniel est méprisé. L'injustice est flagrante : Daniel a en réalité réécrit en cachette, et avec la complicité de son amie Cristina, le roman de son mentor… Les éloges se portent donc sur la mauvaise personne.

Amoureux de Cristina qui l'a éconduit, auteur non reconnu sous son propre nom, Daniel entrevoit une solution dans la proposition que lui fait un mystérieux éditeur parisien : écrire, contre une forte rétribution, un récit qui serait fondateur d'une nouvelle religion. L'enjeu le dépasse un peu. Mais pourquoi pas ? D'autant qu'en acceptant, il a miraculeusement retrouvé la santé, alors que son médecin ne lui donnait plus que quelques mois à vivre. La matière prend forme, l'élan semble acquis. Sinon que la situation devient de plus en plus étrange, que des coïncidences troublantes se font jour, que même la maison où il s'est installé semble liée à une histoire ancienne dans laquelle le projet de ce livre joue un rôle.

Le roman s'affole. Les cadavres se multiplient. Daniel ne sait plus où il en est de sa vie. Tout semble lui échapper et les tentatives qu'il fait pour renouer les fils d'une énigme de plus en plus complexe ne servent qu'à l'enfoncer plus profondément dans l'incompréhension. Le voici suspecté par la police. La violence gagne du terrain. Il se sent, de plus en plus, victime d'une machination conduite par une volonté sans scrupule. Le mystérieux éditeur parisien qu'il appelle « le patron » se trouverait-il derrière un projet bien plus inquiétant qu'un livre ?

Carlos Ruiz Zafón a tout compris de ce qu'il fallait faire pour tirer le lecteur de la première à la dernière page. Pas un moment de répit dans ce gros roman passionnant. Des histoires multiples qui se répondent autour d'une solide colonne vertébrale – dont nous avons tenté, à gros traits, de rendre l'essentiel ci-dessus. La construction sans faille est aussi complexe et lumineuse que les architectures d'Antoni Gaudi, évoqué dans ce livre comme pour un hommage discret.

En outre, ceux qui ont aimé *L'ombre du vent*, et ils sont nombreux, se retrouveront en territoire connu. *Le jeu de l'ange*, qui se situe dans une époque antérieure, au début du XX^{e} siècle, met en place la librairie Sempere & Fils bien avant la naissance de Daniel, le héros du premier roman. Il ouvre déjà les portes du Cimetière des Livres oubliés. On regrettait presque autant que le fils de libraire, dans le roman paru en 2004, l'absence de sa mère ? La voici bien vivante, jeune et déterminée, décidée à organiser la vie de Daniel Martín qui, sans elle, aurait sombré bien avant la fin du *Jeu de l'ange*. Merci.

Carlos Ruiz Zafón
Le jeu de l'ange
Traduit de l'espagnol
par François Maspero
Pocket, n° 14065
672 pages, 8,10 €

Olivier Magny, une certaine idée du Parisien (et de la Parisienne)

Il y a de ces livres qui ne ressemblent à rien de connu et font plaisir. Ni tout à fait blog (bien que les textes soient nés à l'origine sur Internet, Olivier Magny s'en explique plus bas), ni vraiment ouvrage sociologique (quoique certains en pensent), pas seulement humoristique (c'est pourtant assez drôle), *Dessine-moi un Parisien* est un livre qui rebondit sur les clichés et dont l'auteur, Parisien, se moque (aimablement) de lui-même.
Au point de départ, c'est le vin qui intéresse Olivier Magny. Il a porté la bonne parole (aimez le vin français, il vous le rendra au centuple, on simplifie, bien sûr) un peu partout dans le monde avant de se réinstaller à Paris. Dans un bar à vin, cela va de soi.
Le poste d'observation semble idéal, si l'on en croit le résultat.
Il est possible de le chicaner un peu : d'un chapitre à l'autre, certaines redites donnent à penser que le livre a été écrit trop vite. Mais, après tout, il n'est pas vraiment conçu pour se lire d'un seul élan. Il vaut mieux l'avaler à petites gorgées, le laisser reposer, le reprendre. Toute la saveur est dans la modération.

Tous les animateurs d'un blog doivent se le demander : comment se fait-on remarquer par un éditeur au point de susciter chez lui le désir d'un livre ?

Aussi surprenant que cela puisse paraître, je ne me suis jamais considéré comme un « blogueur ». À dire vrai, le principe même des blogs me dérange. Tous ces gens qui se racontent, avec immodestie et sans pudeur, ne disent je trouve pas grand-chose de bon sur eux comme sur l'époque que l'on vit. Je ne lis donc jamais de blog. Et quitte à écrire quelque chose qui dans la forme s'apparente à un blog, je me suis dès le début de cette aventure fixé une règle cardinale : ne jamais parler de moi.
Peut-être ceci a-t-il contribué à rendre mon

© Hannah

« blog » plus sympathique pour les lecteurs – car il parlait d'eux bien plus que de moi. Pour le reste, il faut, je pense, savoir écouter. Les commentaires aident à savoir si l'on est dans le juste. Si ce que l'on écrit résonne. À titre personnel, j'ai eu beaucoup de chance. La chance qu'Emmanuelle Heurtebize, directrice éditoriale, fût un jour assez audacieuse et imaginative pour voir dans ce blog écrit en anglais un livre écrit en français. Je lui dois une bonne partie de toutes les belles choses qui m'arrivent aujourd'hui.

De la note publiée sur Internet à ce qu'elle devient dans le livre, quel genre de travail avez-vous effectué ?

Un travail tout d'abord de traduction. Il m'a ainsi fallu trouver un style en français. La mécanique de l'écriture en anglais était bien rodée. Il fallait trouver de la justesse et du beau en français. Aller chercher de l'humour et du souriant derrière les

mots sérieux du français. Une fois les textes bouclés, vint le travail d'illustration effectué par Marie Sourd. Son talent est une véritable bénédiction pour le livre. Chaque article est illustré, de la plus fine des façons, avec humour là encore et un style très enlevé.

Avez-vous pensé aux *Lettres persanes* de Montesquieu en vous demandant comment on peut être parisien ?

J'ai simplement essayé de faire ni trop faux, ni trop mal fichu. Je n'ai jamais espéré faire vrai ou joli. L'idée d'ouvrir les *Lettres persanes* et de me dire « Tiens, voyons comment il a bricolé ça le baron » ne m'a jamais effleuré. Et puis, à sa différence, je suis j'en ai peur juge et partie dans cette histoire.

Comment éviter la caricature ? Vous semblez mettre tous les Parisiens dans le même sac…

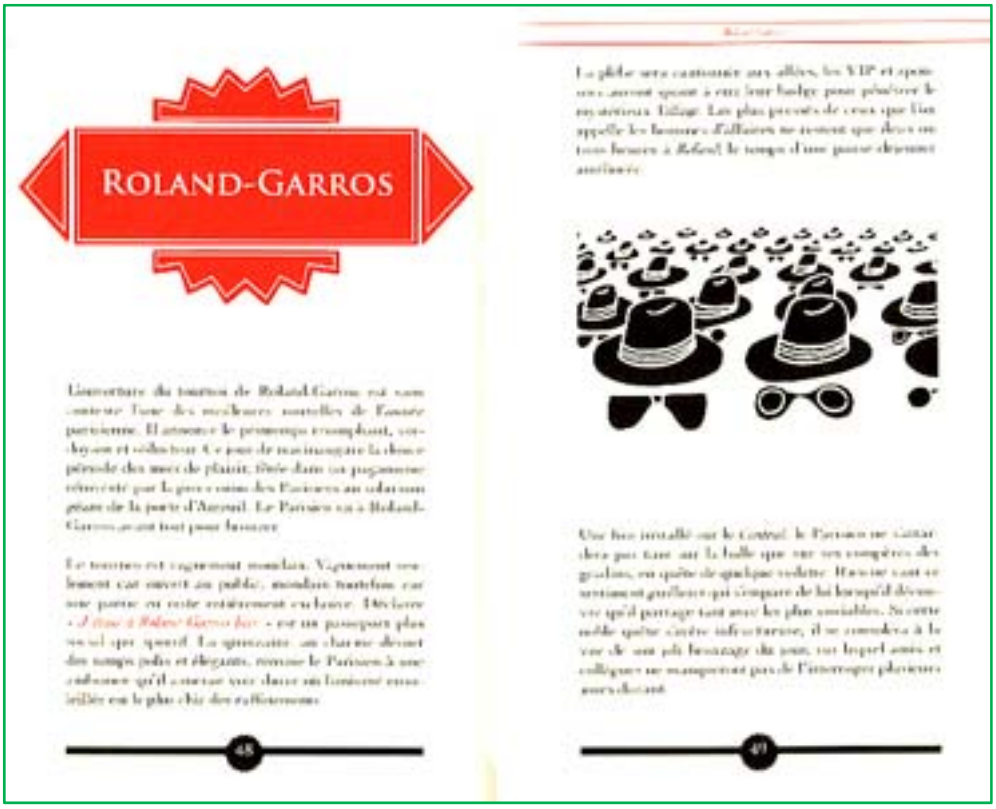
Beaucoup d'amis, de lecteurs me disent « oh, tu devrais écrire un article là-dessus. » Et le plus souvent, je m'en garde car une autre règle que je m'applique est que ce que j'écris dans ce livre doive fonctionner pour tous les Parisiens (le plus grand nombre en tout cas). Par-delà les âges, les quartiers, les classes sociales, les opinions politiques et les sociotypes. Ce livre n'est donc pas un livre qui décrit les bobos ou les csp+. Il décrit les Parisiens dans ce qu'ils ont en commun, de la vieille dame un peu chic au jeune étudiant négligé.

Au fond, puisqu'il ne s'agit pas vraiment de sociologie, avez-vous surtout voulu écrire un livre amusant ?

Oui. Quand je vois que dans certaines librairies, on trouve *Dessine-moi un Parisien* au rayon sociologie, je m'interroge sur ce qui doit être publié en sociologie de nos jours… Ce livre est avant tout un livre souriant. Qui je l'espère brosse un portrait dans lesquels les Parisiens se reconnaîtront et dont les autres se délecteront. Si en creux des choses sont dites, c'est tant mieux. C'est en tout cas l'équilibre que j'ai essayé d'établir entre justesse du trait et dérision affectueuse.

Les tics, les attitudes que vous décrivez sont-ils aussi les vôtres ?

Certains, oui. Mais je me soigne, docteur.



Olivier Magny
Dessine-moi un Parisien
10/18, n° 4399
221 pages, 12,50 €